

# La mort d'un enfant, plus insupportable ?

**Montre-t-on trop d'enfants victimes de conflit ? Certains le sous-entendent, d'autres trouvent cela légitime.**

**L**es images d'enfants blessés ou tués, allongés sur des lits d'hôpitaux palestiniens font la Une de la presse. Depuis le début du conflit, 456 enfants ont été tués dans la bande de Gaza. Beaucoup de voix, en Israël et ailleurs, dénoncent l'utilisation de la population, dont les enfants, comme bouclier humain par le Hamas. Dans d'autres régions du monde, comme en Syrie ou en Irak, les enfants sont aussi parmi les victimes les plus visibles de la guerre.

Il est très difficile de calculer le nombre exact d'enfants victimes de la

guerre. Les derniers chiffres de l'Unicef. (Fonds des Nations unies pour l'enfance) concernent la période entre 1996 et 2006. Dans cette période, plus de 2 millions d'enfants ont été tués lors de conflits : « Il est très difficile de savoir en temps réel le nombre d'enfants victimes car il faut retrouver les corps qui se trouvent dans des zones de conflits », explique Isabelle Marneffe, directrice de la communication à Unicef Belgique.

A l'Unicef, on estime que la situation des enfants est plus interpellante pour le public que celle des adultes : « On en

parle plus, ça m'a fort frappée pour Gaza, j'ai ressenti que les gens voulaient une plus grande protection pour les enfants », raconte Isabelle Marneffe. Benoît Van Keirsbilck est président de l'ONG Défense des enfants, une organisation qui a pour mission de protéger et de défendre les droits des enfants. Il craint que l'indignation s'estompe rapidement : « Il a fallu beaucoup de temps pour qu'on fasse attention aux enfants dans ce conflit. La situation des enfants n'apparaît pas comme une situation majeure. » ■

JULIEN GRÉGOIRE (St.)

## La limite fragile entre sensibilisation et manipulation

**F**ait-on pleurer dans les chaumières en publiant à foison des images d'enfants blessés, tués, abandonnés, pour influencer l'opinion ou « faire vendre » ? L'écrasante présence d'enfants dans les images de conflits questionne, inévitablement.

Ces images de victimes très jeunes touchent davantage. Vincent Yserbyt, professeur de psychologie sociale à l'UCL y voit deux raisons : le phénomène d'identification et l'idée d'innocence. « Une des façons de susciter de l'empathie est de faire appel à une réaction d'attachement partagée par l'ensemble des êtres humains, une identité commune : nous avons tous été des enfants, nous sommes tous des (futurs) parents ». Ensuite, « les combattants sont des combattants, on estime qu'ils meurent en défendant une cause. Par contre, on considère que ce qui est de l'ordre de l'innocence, de la pureté doit être davantage protégé : les femmes et les enfants d'abord. » Un consensus encore exacerbé dans nos sociétés occidentales qui sacralisent l'enfant. « Tirer sur cette corde-là est le plus sûr moyen de mobiliser le public sur

le plan émotionnel », conclut le psychologue.

Mais n'est-on pas dès lors à la limite de la manipulation ? Jennifer Devresse, chercheuse au Lemme (Laboratoire d'études sur les médias et la médiation) à l'ULg, évoque une limite fragile entre la sensibilisation légitime en « rendant proche quelque chose de très lointain » et la prise de position qui « frôle la manipulation. A partir du moment où on publie une image destinée à choquer, cela implique une prise de position qui entend produire des opinions. Un problème se pose lorsque cette prise de position n'est pas assumée : une photo ne peut pas se suffire à elle-même, d'où l'importance de la légende et de l'article qui accompagnent. Émotionnel et rationnel ne sont pas opposés mais l'émotionnel doit être la porte d'entrée vers autre chose. » Selon la chercheuse, ce type d'images peut susciter différentes réactions : un renforcement des convictions du lecteur qui est d'accord avec le point de vue mis en avant ou une exaspération si le téléspectateur n'est pas d'accord et a donc l'im-

pression qu'on cherche à le manipuler. Au final, on ne modifie les opinions que des indécis...

Pour Jérôme Jamin, politologue à l'ULg, s'il est parfaitement légitime d'illustrer l'actualité, « même en montrant des choses horribles », un danger apparaît lorsque les images chocs se répètent : « Cela peut pousser les gens à ne plus analyser le conflit de façon rationnelle mais uniquement à travers l'émotion,

donc la peur, voire la haine. En l'occurrence, dans le conflit israélo-palestinien, une haine féroce peut en amener certains à détester un Etat, une population, voire tous les juifs de la planète. » A l'autre extrême, cette « débauche émotionnelle » peut finir par lasser : « On devient complètement cynique et il est plus simple d'ignorer ces images. » Délicate opération que celle de trouver un équilibre entre analyse et images qui ne tirent pas le lecteur uniquement vers l'émotion et la peur, comme y invite Jérôme Jamin : « Sans quoi l'éditeur rate son objectif... Sauf si son but est de vendre à tout prix ! » ■

ELODIE BLOGIE

**TÉMOIGNAGE****« Les enfants sont des symboles »**

Thomas Coex, est le responsable (chef photographe) du bureau photo de l'Agence France Presse (AFP) de Jérusalem, en charge également des Territoires palestiniens. En compagnie de 3 photographes palestiniens, il couvre le conflit de Gaza. **De nombreuses images d'enfants victimes des bombardements sont diffusées depuis Gaza. C'est un choix délibéré ?**  
*Non. Les enfants ne sont pas*

*priviliés dans nos prises de vue. A Gaza, ils forment une part très importante de la population et donc des victimes. Nous photographions autant les enfants que les adultes. Et puis, lors des funérailles des victimes, il est d'usage que les corps des enfants soient portés en tête des cortèges, d'où les photos sont prises. Nous ne sommes pas maîtres des choix de publication. Nous constatons que nos clients, et surtout ceux de la presse « papier », choisissent de publier les images qui comprennent un ou des enfants. **Vous diffusez toutes les images, même les plus horribles ?***

*Ces images font partie du conflit. On ne peut pas passer à côté. Ce sont des images fortes à contenu informatif. Mais je vous assure que mes collègues et moi, pas plus que ceux des autres grandes agences, nous ne forçons le trait. Il y a des images que nous ne prenons pas et qu'a fortiori nous ne diffusons pas. La restriction que nous nous imposons est l'état des victimes. Les enfants sont, à Gaza comme à Haïti, des symboles. Il y a bien évidemment une sensibilité particulière qui s'éveille à la vue de ces images et en tant qu'êtres humains, nous ne pouvons nous-mêmes être insensibles à la douleur de ces enfants.*

**L'internet regorge de ces images, parfois trafiquées...**  
*Nos règles à l'AFP veulent que nous nous interdisions de reprendre des images récupérées sur les réseaux sociaux. Il y en a qui servent à des fins de propagande de certains groupuscules. Nous avons vu des images diffusées qui provenaient d'autres conflits. **Vous travaillez librement ?** Gaza est un endroit assez étonnant comparé à d'autres pays du Moyen-Orient. On nous laisse travailler. Nous disposons d'une carte de presse israélienne. Nous pouvons passer la frontière, moyennant notre enregistrement, tant par les autorités israéliennes que par le Hamas.*

M.M.